

## L'ACCEPTATION DE LA GUERRE, L'EXEMPLE DE 1870

© J-F Lecaillon, avril 2020

*Le chemin est court entre la vénération du passé et son invention*  
(Pierre Laborie, *Penser l'évènement*, Gallimard, 2019 ; p. 298).



*Le départ des mobiles en juillet 1870, Alfred Dehodencq*

En juillet 1870, la déclaration de guerre à la Prusse produit la stupeur dans la population française. Mais ce moment de surprise passé, l'enthousiasme s'empare du pays. Les militaires de carrière préparent leur paquetage tandis que les conscrits répondent présents à l'appel des autorités. Ils acceptent de revêtir l'uniforme, de se saisir du fusil et de prendre la route des frontières de l'Est. Telle est l'image communément reçue de la mobilisation générale. Mais comment expliquer un tel comportement quelques mois après le « oui » massif à l'Empire<sup>1</sup> parce que celui-ci se posait comme garant de la

paix ? Même dans le contexte des premières défaites de l'été, de nombreux volontaires se présentent dans les bureaux de recrutement, des adolescents de 14-17 ans trichent sur leur âge<sup>2</sup> et s'enrôlent. L'effondrement des armées impériales et la chute de l'Empire ne remettent pas en cause l'acceptation de la guerre. Pour comprendre cette adhésion aussi générale qu'inattendue, mieux vaut se pencher sur des textes privés, écrits en direct, dans une temporalité courte (journal au jour le jour, correspondances régulières) et commencés avant la déclaration officielle de la guerre. De telles conditions limitent le corpus des sources disponibles. En effet, la plupart des épistoliers et auteurs de journaux intimes n'ont entrepris de confier leur aventure au papier qu'après avoir perçu que l'évènement qu'ils vivaient était digne d'être enregistré<sup>3</sup>, autrement dit après que se soient manifestées leurs premières réactions. Les documents appropriés existent malgré tout. Ils permettent de se faire une idée de ce qui s'est produit dans le pays durant la seconde quinzaine de juillet d'abord, entre la chute de l'Empire et le début du siège de Paris ensuite. La confrontation de ces textes avec les récits de souvenirs écrits après la guerre font aussi apparaître des variations, marques de ce qui s'impose comme vérité une fois la séquence historique terminée. Le paradoxe observé se joue-t-il « en direct » ou relève-t-il d'une autre histoire ?

<sup>1</sup> 82, 7% des électeurs ont voté « oui » ; l'abstention ne représente que 17, 5 % du corps électoral.

<sup>2</sup> Voir Jean-François LECAILLON, « Les petits patriotes de 1870 », *Mémoire d'Histoire*, octobre 2018.

<sup>3</sup> La plupart des journaux intimes du siège de Paris ne commencent qu'aux alentours du 20 septembre, quelques-uns dès le 10-15, rarement plus avant. Pour tout ce qui a provoqué la situation qui justifie leur travail d'écriture, les auteurs s'emploient alors à résumer en quelques pages les événements parisiens du début septembre ; ils ne disent rien de la campagne militaire antérieure qu'ils ont vécue de loin, par média interposés.

### Ambivalence des premières réactions

En mai 1870, les Français ne souhaitent pas la guerre. Deux mois plus tard, le régime impérial prend pourtant le risque de déclencher un conflit avec la Prusse sans être assuré que la population le soutiendra. Les raisons que celle-ci a de boudier un appel à la mobilisation générale ne manquent pourtant pas.

Telle qu'elle se présente, la guerre est d'abord une affaire dynastique, une cause peu faite pour décider les hommes soumis aux impératifs de la conscription à aller risquer leur intégrité physique sur un champ de bataille. Aussi justifiés soient-ils, les arguments géostratégiques ne sauraient les convaincre. En province, d'ailleurs, c'est à peine si la nouvelle leur parvient : « On ne se douterait pas ici [Ronquerolles, dans l'Oise] des bruits de guerre qui agitent tant Paris en ce moment », écrit Louis de Mazade<sup>4</sup> à son fils (12 juillet) ; « ici, c'est le bout du monde, surtout en fait de préoccupations politiques ». Dans toutes les campagnes, les moissons à venir et la sécheresse préoccupent bien davantage que les obscures questions de successions princières.

Proclamés « ennemis », les Prussiens ne font pas non plus l'objet d'une hostilité particulière. Les aînés rappellent aux plus jeunes l'invasion par les mêmes de 1814 ; mais l'évocation de ces lointains souvenirs est à la mesure de l'oubli collectif. Il faudra attendre les premiers deuils pour qu'une véritable « haine » s'installe.



Les réservistes, Pierre-Georges Jeanniot

Dans les milieux un peu avertis, l'idée de la guerre inquiète plus qu'elle n'enthousiasme. Elle révolte P. Lanfrey : « Lorsque je vois défiler ces pauvres jeunes gens de la réserve, la mine consternée et chantant à tue-tête pour s'étourdir, je ne puis dire quelle haine et quel mépris m'envahissent contre ces misérables qui, pour une vengeance d'amour propre blessé, envoient tous ces innocents à l'abattoir » (lettre à Mme Planat de la Faye, Chambéry, 21 juillet<sup>5</sup>). Elle préoccupe les hommes d'affaires qui y voient une entrave à leurs entreprises commerciales. Les militaires qui connaissent l'armée prussienne – les artilleurs, en tout premier lieu, qui savent l'efficacité de ses canons – prédisent des difficultés dont il vaudrait mieux épargner le pays. D'emblée le capitaine d'infanterie Claude Lombard<sup>6</sup> exprime ses doutes : « Combien sont partis joyeux et contents qui ne reverront plus leur pays ! Quelle funeste chose que la guerre ! Quelle fin aura celle-ci ? Que Dieu nous protège ! » (17 Juillet - camp de Chalons). Pour des raisons différentes, mais allant dans le même sens, des leaders politiques influents (Blanqui, Thiers) dénoncent le choix belliqueux du régime. Edgar Quinet<sup>7</sup> perçoit des réticences : « Aujourd'hui on les pousse par masses à une guerre dont ils ne veulent pas, qu'ils ne comprennent pas, et ils n'ont pas le cœur même de s'interroger. » (18 juillet). Mais Quinet est loin (en Suisse) et son avis est trop marqué par son hostilité à l'Empire pour être fiable. Au contact, Ernest Bersot<sup>8</sup> conforte toutefois son propos : « J. Simon m'a dit que l'ouvrier parisien est contre la guerre et qu'on lui a

<sup>4</sup> In MAZADE (Alexandre de), *Lettres et notes intimes 1870-1871*. Beaumont sur Oise, Paul Frémont, 1891.

<sup>5</sup> LANFREY (P.), *Œuvres complètes : Correspondance*, Paris, Charpentier, 1885 ; p. 209.

<sup>6</sup> LOMBARD (Claude), *Carnets de route (17 juillet au 3 mars) d'un capitaine au 67<sup>ème</sup> régiment d'infanterie de ligne*. SHD : 1 k 32.

<sup>7</sup> QUINET (Edgar), *Lettres d'exil à Michelet et à divers amis*. Paris, Calmann-Lévy, 1886.

<sup>8</sup> BERSOT (Ernest), *Fragment de ses lettres à sa famille de 1836 à 1871*. Paris, Noblet, 1913.

beaucoup reproché qu'un de ses fils se soit engagé comme volontaire. Les campagnes sont désolées de l'enlèvement de leurs enfants et toutes les familles troublées, dans la classe aisée, par le départ des mobiles. Bref, il faut que cette guerre finisse vite et bien, ou tout finira mal. » (Paris, 7 août).

Les femmes saluent les troupes qui défilent, accompagnent les conscrits et les encouragent, mais elles tremblent. Marie-Anne de Fallois<sup>9</sup> l'écrit à son confesseur : « Cet horrible fléau de la guerre pèse déjà lourdement sur nous. La réserve est appelée, la garde mobile va suivre, bientôt se reformera la garde nationale. On n'entend que plaintes, gémissements, désolations [...] Une femme s'est approchée en passant et m'a dit, la voix brisée dans les sanglots : « Ah ! Mademoiselle, on vient de les appeler... ils partent tous... Ah ! Mon pauvre petit ! ». Ses larmes m'ont gagnée, je suis rentrée en pleurant » (22 juillet). À Colmar, des paysannes expriment plus franchement encore leur désappointement ; elles interpellent Julien Sée<sup>10</sup> : « [Elles] viennent me trouver, se plaignent ; elles ne comprennent pas qu'elles aient la guerre, après que leurs maris ont voté pour la paix, voté *oui* » (15 juillet).

L'enthousiasme, quand il existe, s'observe surtout dans les villes, à Paris tout particulièrement : « Une foule enthousiasmée s'était portée à la gare pour nous acclamer », note Ch. Mullier<sup>11</sup> (18 juillet). La plupart des carnets de guerre et journaux intimes confirment ce constat. Étudiant en médecine, Jean Béranguier<sup>12</sup> se montre circonspect mais ne dit pas autre chose : « Au moment où je vous écris, un régiment d'infanterie descend le boulevard Saint Michel, musique en tête pour se rendre à la gare de l'Est. Tout Paris est dans un état d'animation que je n'avais pas encore constaté. On ne sait que penser, et quoiqu'en disent les folliculaires, nous avons un peu peur. Cette guerre va être une boucherie cruelle et la victoire, si nous l'avons, nous coûtera bien cher » (Lettre à sa famille, 16 juillet). Même élan dans les petites villes de province : « oh ! La guerre, que nous ménage-t-elle, mon Dieu ? », s'interroge Émile Collet<sup>13</sup>, secrétaire de la mairie de Soissons. « *Le Progrès de l'Aisne* paraît. Il est plein d'ardeur. « La nouvelle de la guerre a été accueillie patriotiquement à Soissons, dit-il. Chacun est profondément blessé de l'outrecuidance prussienne » (16 juillet). Collet garde ses distances mais ne dément pas ce qu'affirme la presse.

Si, dans les gares des grandes agglomérations, les soldats s'étonnent d'être acclamés par les foules enthousiastes, il y a plus de retenue dans les villages et petits bourgs. Alphonse Grenier<sup>14</sup> remarque : « Notre petite commune de Villiers-sur-Morin (Seine-et-Marne) fournit à elle seule le chiffre respectable de 21 gardes mobiles, mais pas un de ces 21 jeunes gens ne se décide (par pure modestie sans doute) à briguer l'honneur des galons ; tous préfèrent attendre la convocation définitive. Pour ma part, marié tout récemment et à la tête d'une assez forte exploitation agricole, les douloureuses appréhensions de ce qui allait se passer chez moi pendant mon absence, ne laissent pas de me causer une certaine inquiétude peu faite, il faut l'avouer, pour m'engager à devancer l'appel ». L'idée que ces réactions contrastées soient l'effet d'une sociologie différente s'impose *a priori*. Mais elle ne résiste pas au fait que les ruraux qui arrivent dans les villes soient emportés par le mouvement ambiant. Les différences culturelles, géographiques ou socioprofessionnelles s'estompent vite.



<sup>9</sup> FALLOIS (Marie Anne de), *Lettres de direction du Père L... de la Cie de Jésus – 1869-1890 ; suivies du journal d'une Lorraine pendant la guerre de 1870*. Paris, Lucien Bodin, 1907.

<sup>10</sup> SÉE (Julien), *Journal d'un habitant de Colmar (juillet à novembre 1870)*, Paris, Berger-Levrault et Cie, 1884.

<sup>11</sup> BOLLAERT (Guillaume), *Mullier (Ch), Notes sur la campagne, 1870-1871*. Source privée.

<sup>12</sup> BÉRANGUIER, *Carnet de route*. Document privé.

<sup>13</sup> COLLET (Émile), *Le siège de Soissons*. Soissons, Ed. Lallart, 1871.

<sup>14</sup> GRENIER (Alphonse), *Le journal d'un mobile de Seine et Marne à la défense de Paris, 1870-1871 ; compagnie du canton de Crécy. Mis en ordre par son frère Jules Grenier*. Meaux, Le Blondel, 1874.

## Le tournant du 20 juillet

La guerre est officiellement déclarée le 19. Dès le lendemain, les réticences qui valaient encore la veille s'effacent. Dans leur grande majorité, les Français basculent dans une acceptation franche de la guerre : « Le sort en est jeté !, se résigne Louis de Mazade, Va pour la guerre, puisqu'il n'y a pas moyen de l'éviter ». Cette réaction énoncée dès le 15 juillet n'est qu'une anticipation de celle qui atteint l'ensemble de la population quelques jours plus tard. « Les lignes ferrées sont encombrées de militaires joyeux et chantants », note M. Josse<sup>15</sup>. Tous les témoins décrivent les mêmes élans. Qu'est-ce qui transforme ainsi hésitants, opposants et inquiets en partisans de la guerre ? Quelles raisons président à un tel retournement qui ne relève pas de la contrainte, celle-ci existant mais ayant peu à s'exercer ?

La foule excitée rassure les moins ardents. Pour ces derniers, si tant de leurs compatriotes sont confiants, c'est sans doute parce qu'il n'y a rien de sérieux à craindre. Malgré les dysfonctionnements qui se multiplient, les équipements incomplets et le manque d'instruction militaire, l'intégration dans les rangs d'une armée considérée comme la plus puissante au monde reconforte. Rien de grave, sinon quelque malchance vouée à rester résiduelle, ne peut menacer les hommes qui partent. La guerre n'est qu'un mauvais moment à passer. Le risque de ne pas en revenir est sous-évalué et ne justifie pas l'entretien d'un sentiment de crainte. La veille de sa mort – qui survient bien plus tard, le 28 novembre –, alors qu'il fête sa promotion au grade de sous-lieutenant avec le capitaine d'Armagnac, Frédéric Bazille n'imagine pas pouvoir mourir : il a encore « trop à faire dans la vie ». Sur ce type de convictions se greffe le poids de l'amour propre, ce sentiment qui incite chacun à cacher sa peur pour ne pas passer pour un « défaitiste » et déchoir aux yeux des camarades, souvent des hommes issus du même village. Conformisme ambiant, processus de contamination collective, crânerie des uns, besoin de se rassurer pour les autres, tous ces facteurs additionnent leurs effets pour favoriser des comportements d'excitation qui masquent plus ou moins bien les appréhensions sous-jacentes. Garde de la comtesse de Jobal, Eugène Voizard<sup>16</sup> perçoit les signes de celles-ci : « Tous ces pauvres militaires savent bien qu'ils vont à une grande boucherie, mais cela ne leur fait rien », écrit-il à la comtesse (Hayes, 26 juillet). Il fait chaud, les hommes ont soif et ils demandent à boire. Indifférence du danger minimisé ou ébriété entretenue pour mieux faire bonne figure ? La réalité, sans doute, est dans un subtil mélange de ces différentes manières de réagir.

L'adhésion collective à une campagne présentée comme une simple « promenade militaire » joue aussi un rôle important. Les hommes qui, dans une ambiance de frénésie communicative, se rallient à la guerre qu'ils ne voulaient pas n'adhèrent pas au désastre qui va avoir lieu et qu'ils n'imaginent même pas. Ils vont à Berlin, donner la fessée aux Prussiens au terme d'un voyage d'agrément qui sera court (ils seront rentrés pour les moissons), facile et victorieux. Même s'ils

l'écrivent pour se rassurer, leurs carnets, journaux intimes et lettres témoignent de cette conviction. Le 24 juillet *Le Petit Journal* inaugure un « récit militaire et patriotique » d'Émile Gaboriau intitulé « [Route de Berlin](#) » annoncé dès le 21 sous le pré-titre « Revanche de 1813 ». Le texte balaie d'emblée les dernières hésitations. Sensés mieux avertis que quiconque, les officiers supérieurs sont les premiers à entretenir l'illusion. Le 14 juillet, le colonel Leperche, aide-de-camp du général Bourbaki, note dans son journal : « Le général me dit : « aujourd'hui nous, nous pouvons considérer la guerre comme décidée. Je ne doute pas du succès qui nous attend<sup>17</sup> ». « Nous avons confiance que nous battons les Prussiens », assure le colonel Edmond Bonneau du Martray<sup>18</sup> dans une lettre qu'il adresse à sa femme (22 juillet). « Je suis plein d'espérance et d'illusion,

« une existence si longue... Je verrai donc notre revanche avant de mourir... la re- vanche de 1813... Ah ! si seulement j'avais trente ans de moins !... Mais vous êtes là, mes petits-fils, vous êtes là, Louis et Henri... »	« une guerre nationale, le devoir des enfants est de partir... »	la- gé
	« Plus doucement : — Réfléchis donc, chère fille, que plus il portera de volontaires, plus la victoire sera sûre, moins le danger sera grand... La raison et le devoir sont d'accord... Ah ! s'ils se le- vaient en masse, tous ceux qui sont en état de porter les armes et de courir à l'ennemi, la guerre serait finie demain... La Prusse, épu- vante, se rendrait sans combat... »	au qu ju se de
« — Nous comptons te demander la permis- sion de nous engager demain, grand père, diren-ils... »	« Il ne put s'empêcher de rire à cette idée, et gaiement :	se st eu qt af
« Un sourire éclaira le visage du vieillard : il se reconnaissait.	« — Bien, cela, fit-il, très-bien !... Pardieu ! il eût fait beau voir qu'on se fût battu sur le Rhin et qu'il ne se fût pas trouvé un Coulan- ceux à la bataille... »	
« Mais il s'interrompit. Il venait de surprin- dre une larme dans les yeux de sa fille.	« — D'ailleurs, ajouta-t-il, Berlin n'est pas au bout du monde... Ça y va très bien, et même on en revient... »	en
« Pourquoi pleurer Marie-Louise, fit-il d'un ton de reproche... C'est ici que nous sommes de	« Nous savions tous que le capitaine Coulan- ceux avait fait les guerres de la Révolution et de l'Empire, et même nous nous étions souvent étonnés qu'un homme de sa valeur fût resté dans les grades inférieurs, alors que	

*Le petit Journal*, extrait du récit d'Émile Gaboriau

<sup>15</sup> BLETON (Auguste), *Monsieur Josse ; journal d'un garde national (1870-1871)*. Lyon, Rey et Cie, 1906.

<sup>16</sup> VOIZART (Eugène), « Invasion, guerre, siège, annexion ; sept lettres d'Eugène Voizard, garde au château de Lue ; lettres écrites entre le 26 juillet 1870 et le 18 mars 1871, et adressées à madame la comtesse de Jobal », documents présentés par Jeanne VINCLER, *Invasion, blocus de Metz, capitulation, annexion*. Courcelles-Chaussy, s.d.

<sup>17</sup> LEPERCHE (colonel), *Journal du colonel aide-de-camp du général Bourbaki, 14 juillet au 26 octobre*. SHD : 1 k 18, carton 6.

<sup>18</sup> BONNEAU DU MARTRAY (général), *Lettres de l'armée du Rhin et de captivité et relation de la rentrée des archives de l'armée du Rhin en France au mois d'avril 1871*. Tours, Mame et fils, 1919.

renchérit un officier du 1<sup>er</sup> corps d'armée<sup>19</sup>. Les déclarations du ministre [*de la guerre*] sont tellement positives, nous sommes si bien parés, comme disent les marins, nos adversaires le sont si peu que la campagne, pour moi, comme pour beaucoup d'autres, sera un jour glorieux et de peu de durée ». Faisant appel aux volontaires pour qu'ils rallient les unités de francs-tireurs, le capitaine Eudeline<sup>20</sup> l'affirme : « nous envisageons l'avenir qui nous prépare une lutte terrible et décisive. Elle nous sera favorable ; la justice de notre cause, le courage de notre armée et le concours énergique de toute la nation nous en sont le plus sûr garant. » (16 juillet). Cet optimisme, bien sûr, est mis en avant afin de ne pas effrayer ceux que ciblent les discours dont ils sont extraits ; mais l'assurance des professionnels se transmet aux recrues sans expérience et suffit à convaincre. À l'autre bout du pays, le caporal Morin<sup>21</sup> l'écrit : « Nous partons le cœur joyeux ; personnellement, je voyais déjà briller sur ma poitrine une médaille commémorative » (22 juillet). À Abbeville, Ernest Prarond<sup>22</sup> est plus circonspect : « Il n'y a pas d'exaltation vive ; on n'a pas eu le temps de comprendre encore la guerre. [...] La sympathie pour les soldats est profonde sincèrement fraternelle et un peu triste. » Mais, ajoute-t-il : « On ne doute pas des succès, du succès définitif » (21 juillet).

Le 24 juillet, Constant Chauvin<sup>23</sup> écrit : « Le 17<sup>e</sup> bataillon de chasseurs à pied a reçu vendredi l'ordre de partir pour Bitche. A dix heures, il était en route. Vous ne sauriez vous imaginer, mes chers petits amis, avec quel enthousiasme il a été accompagné à la gare par la population de Rennes presque en masse. Elle s'était réunie et mêlée à ces soldats et dix mille personnes marchaient au chant de *la Marseillaise* ou en criant : *mourir pour la patrie, c'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie !* on se sentait étreint par la plus poignante émotion. Je n'aurais pas cru Rennes une ville aussi guerrière ! Et il paraît qu'il en est de même par toute la France. » Un an plus tard, sur la foi de son carnet de campagne, Jean-Baptiste Mazères<sup>24</sup>, mobile rennais, lui fait écho : « Je me voyais déjà dans cette vieille Allemagne, au milieu d'une ville gothique, assis sous un porche sombre mangeant la traditionnelle choucroute arrosée de bière mousseuse, et fumant de grandes pipes en regardant les bizarres sculptures d'une antique cathédrale. De blondes filles, vêtues de deuil, se rendaient à l'église prier pour les amants tombés sous les coups, et jetaient en passant un regard craintif sur le vainqueur... qui ne demandait qu'à s'humaniser. » Ce récit respire l'enjolivement *a posteriori*, quand le temps du souvenir incite aux belles pages d'écriture ; mais le propos est trop conforme à ce qui a été écrit par d'autres « en direct » pour être mis en doute sur le fond. Si les Français ont répondu à l'appel, ce n'est pas tant pour aller se faire tuer sur la frontière que pour participer à une « glorieuse victoire » annoncée. D'aucun diront que nul ne s'engage dans une guerre pour la perdre ou pour s'y faire tuer. Il va de soi. Mais l'élan n'est pas de même nature selon la vision que l'intéressé se fait de la situation. Sur ce chapitre, les mobiles de 1870 n'ont certainement pas entretenu les mêmes convictions que les appelés de 1940. Avec ceux de 1914, la comparaison mériterait d'être étudiée.

### **Le rôle de l'imaginaire collectif**

Le 3 août, au lendemain du premier affrontement militaire (combat de Sarrebruck), le peintre Henri Regnault est à Tanger. Les nouvelles de France sont confuses. Il écrit à son père : « Je voudrais avoir les émotions du soldat, les entraînements de la bataille, les enivres de la victoire !... ». Cette réaction illustre le grand malentendu sur la guerre, celui que Georges Clairin avoue à André Beaunier des années plus tard, quand il fait état des désillusions qui les affectent, lui et Regnault, au contact des réalités du conflit<sup>25</sup>. Reconnaissance rétroactive de la vision fantasmée de la guerre ? Sans doute. Mais une image que les désastres de l'été n'entament pas. Au contraire, l'acceptation de la guerre connaît un formidable regain après la chute de l'Empire. Surprenant revirement quand un mois de marches et contremarches, de défaites accumulées, de

---

<sup>19</sup> ANONYME, *De Froeschwiller à Sedan ; journal d'un officier du 1er corps*. Tours, Hachette, 1870.

<sup>20</sup> Cité par Sée (Julien), *Ibidem*.

<sup>21</sup> MORIN (Caporal et sergent fourrier), *94<sup>ème</sup> régiment, 2<sup>ème</sup> Cie du 1<sup>er</sup> bataillon. Campagne de 1870-1871 : quelques notes sur la campagne de 1870-1871*, 3/12/1900.

<sup>22</sup> PRAROND (Ernest), *Journal d'un provincial pendant la guerre : Abbeville, 1870-1871*, Amiens, Thorin, 1874.

<sup>23</sup> CHAUVIN (Constant Pierre Louis), « Sa correspondance de campagne », présentée par Léon Dupas, *Revue générale de médecine vétérinaire*, n°147 à 152, février avril 1909.

<sup>24</sup> MAZÈRES (Jean-Baptiste), *Les mobiles de Rennes au siège de Paris. Du 7 septembre 1870 au 13 mars 1871*. Rennes, imprimerie Alphonse Leroy fils, 1871.

<sup>25</sup> Voir « [Les souvenirs d'un peintre : G. Clairin](#) », Jean-François LECAILLON, in *Mémoire d'histoire*, mars 2020.

retraite désordonnée, d'accusations contre « l'impéritie des chefs » (sic) et de dénonciations de « trahisons », ont étouffé toutes les espérances. Comment expliquer cette nouvelle vague d'acceptation du sacrifice, à rebours de toutes raisons et de l'expérience acquise ?

Dans un premier temps, la catastrophe de Sedan plonge le pays dans le désarroi et la résignation : l'affaire est entendue. Les Français ne voulaient pas la guerre, ils s'y étaient ralliés parce qu'elle devait être victorieuse ; ils ne voulaient pas la défaite, ils acceptent le verdict des armes et ils en appellent à la paix. Très partagée, cette première réaction n'épargne pas les cadres militaires : « J'ai hâte que cette guerre s'achève car je ne puis croire à un heureux résultat pour la France », écrit le comte de Warren<sup>26</sup> (8 septembre). « Nous avons tous le désir de voir se faire une paix honorable afin que notre pauvre pays puisse enfin se reposer », assure-t-il encore le 10. Si le comte a des convictions qui le poussent à tenir ce propos radical, son avis est partagé par un grand nombre de ses compatriotes, y compris de sympathies politiques opposées.

Face au désastre militaire, les partisans de la lutte à outrance ne désarment pourtant pas. Pour Louis Moland<sup>27</sup> « l'empire disparu, on continue la guerre engagée par l'empire, et qu'on la continue avec résolution et vigueur. Voilà tout » (8 septembre). L'intransigeance prussienne – Bismarck met l'Alsace dans la balance de la capitulation – leur rallie bientôt la majorité de la population. À la mi-septembre, l'opinion rebascule : « On croit peu ce matin à l'heureuse issue de la mission Thiers. Qu'on en finisse ! Payons ce qu'il faut ! Vendons notre argenterie, nos bijoux, nos meubles et chassons ces Prussiens de notre territoire ». Le propos est ambigu. S'agit-il de « tout vendre » pour acheter la paix ou pour armer de nouvelles forces et bouter l'ennemi hors des frontières ? La seconde hypothèse est sans doute la bonne, mais peu importe, car l'exaspération qu'exprime Marie Talbot<sup>28</sup> (épouse Delaroche-Vernet) dans la lettre qu'elle adresse le 16 à son amie, Mme Lecoq, est révélateur de ce qui se produit partout. L'intransigeance de Bismarck indigné et rallume la flamme du patriotisme tombée un moment sous l'éteignoir.

La chute de l'Empire renforce la détermination générale à poursuivre la lutte. Le changement de régime fournit même un argument porteur d'espérance : « Avec un gouvernement nouveau, avec la République, on allait entrer dans une ère nouvelle et la situation prendrait bientôt une autre tournure », se souvient Émile Pouteau<sup>29</sup>. Contre toutes évidences, une certitude s'impose dans l'opinion : débarrassée des incapables et des traîtres, mobilisée pour défendre la Patrie et non quelque confuse ambition dynastique, la France trouvera les forces nécessaires à la victoire. Cette nouvelle donne atteint les Français, non plus dans leurs lointaines provinces, mais déjà vêtus de l'uniforme et fait à l'idée de risquer leur vie sous les drapeaux. Cette condition impose ses contraintes : discipline, regard des camarades et amour propre exercent à nouveau leur toute puissance. Mais « la garde nationale apporte dans le service un zèle incontestable, se félicite le capitaine Garnier<sup>30</sup>. Cet appareil militaire déployé subitement autour des citoyens, ce bruit du canon qui fait vibrer pour la première fois l'atmosphère de la capitale, et qui est maintenant le seul qui lui parvienne du dehors, grise les habitants soldats. Il en est bien peu qui soient convaincus que la garde du rempart expose à un danger sérieux ; tous tiennent à honneur de le partager et jamais factions n'ont été si vigilement faites. C'est un élan général : les plus hautes classes de la société rivalisent avec la classe ouvrière » (Paris, 29 septembre).

Dans ce contexte de passions exacerbées et de contamination des esprits, l'imaginaire collectif apporte ses cautions. Dès la proclamation du 4 septembre, le gouvernement de la Défense nationale agite la figure des soldats de l'an II : « La République a vaincu l'invasion en 1792, la République est proclamée. » La formule fait mouche : « La guerre a changé aujourd'hui de caractère, remarque Victor Desplats<sup>31</sup> le 10 septembre. C'est la nation tout entière qui prend les

---

<sup>26</sup> WARREN (Lucien, comte de), *Le siège de Paris. Correspondance 1870-1871*. Paris, mars 2008, présentation par Nicolas de Warren ; 28 pages. Brochure privée, propriété de la famille.

<sup>27</sup> MOLAND (Louis), *Par ballons montés. Lettres envoyées de Paris pendant le siège. Septembre 1870 - février 1871*. Paris, Garnier frères, 1872.

<sup>28</sup> DELAROCHE-VERNET (André), *1870-1871 - Une famille pendant la guerre et la commune. Lettres*. Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1912.

<sup>29</sup> POUTEAU (Émile), *De Laval à Dantzig, de la guerre de 1870-1871 (2ème partie, journal)*. Laval, imprimerie Léon Beaumont, 1912 ; p. 5.

<sup>30</sup> GARNIER (Francis), *Le siège de Paris, journal d'un officier de marine attaché au \*\*\* secteur*. Paris, Delagrave et Cie, 1871 ; p. 12.

<sup>31</sup> DESPLATS (Victor), *Lettres d'un homme à la femme qu'il aime pendant le siège de Paris et la Commune*, correspondance présentée par Pierre LARY. Paris, J.C. Lattès, 1980.

armes<sup>32</sup>. [...] D'ailleurs, les Prussiens avancent très lentement et semblent hésiter et réfléchir aux conséquences funestes qui les attendent ». Confronté à des hommes inexpérimentés qu'il doit prendre en charge et instruire, le capitaine des zouaves Émile Darnaud se désespère, mais il convoque à son côté l'espérance portée par la proclamation du nouveau régime : « Allons ! Confiance ! Tout ça s'arrangera demain et nous serons prêts à faire de la bonne besogne. Vive la République ! » (Saint-Denis, lettre à son père, 11 septembre). Le propos relève de la méthode Coué mais il explique aussi l'activité dont Darnaud fait preuve pendant toute la durée du siège. Contre cet optimisme béat, Albert Sorel s'exaspère : « La levée en masse est une utopie révolutionnaire qui ne sera pas plus efficace en 1870 qu'elle ne l'a été en 1793. Il n'y a pas de plus grand préjugé »<sup>33</sup> (12 septembre, lettre à sa mère). « Préjugés », dénonce-t-il. Le mot renvoie bien à une pensée plus imaginée que démontrée. Mais le pessimisme de Sorel, surtout, n'a d'égal que l'élan patriotique dans lequel se précipitent ses compatriotes. Le 2 octobre, la référence aux soldats de l'an II fonctionne encore sous la plume d'Émile Gluck, mobile du Haut-Rhin : « Malgré les revers [...] nous avons foi encore en la bonne étoile de la France, comme les volontaires de 1792, nous allons au combat avec la ferme résolution de délivrer la Patrie du joug de l'envahisseur ».<sup>34</sup> Avec des variantes, ce genre de réaction revient même de façon récurrente sous les plumes après chaque déception – la chute de Metz, la bataille de Champigny ou celle de Buzenval –, comme si la référence à Valmy et aux soldats de l'An II faisait office de contrepoison, d'antidote à la déprime, d'ultime recours pour stopper les catastrophes qui s'enchaînent. D'une déception à la suivante, le moral des Français fait le yoyo<sup>35</sup> entre l'effondrement du réalisme et l'emportement suicidaire, cette précipitation collective dans une fuite en avant dont les morts évitables de Bazille à Beaune-la-Rolande et Regnault à Buzenval sont les tristes illustrations. Ces réactions qui vont au-delà du raisonnable sont celles d'hommes passionnés, qui estiment sans doute n'avoir plus rien à perdre, fors l'honneur ou la conception qu'ils s'en font. Ce jusqu'au-boutisme insensé se lit encore dans les récits des gardes nationaux engagés à Buzenval le 19 janvier 1871, quand ils reconnaissent comme une évidence l'intention prêtée au général Trochu de les sacrifier pour mieux justifier la capitulation qu'il prépare. Ce soupçon de cynisme, qui ne repose sur aucune preuve, ne les empêche pas de monter à l'assaut. L'insurrection du 18 mars fonctionne sur le même registre : le refus de livrer les canons aux autorités de Versailles se fait en partie sur la certitude que leur utilisation par le peuple contre les Prussiens et leurs alliés de l'intérieur ne peut que triompher de l'adversité. Une fois encore, le mythe de la juste cause et l'idée d'une France légitimée par les valeurs qu'elle incarne sert plus à se rassurer qu'elle ne répond à une stratégie cohérente. Mais la réussite momentanée de la Commune ne peut totalement s'expliquer sans être reliée à ce processus d'emportement collectif porté par un imaginaire exacerbé. La vision que les mobiles de Buzenval ou les mutins de Montmartre ont du combat auquel ils participent compte plus que la réalité de celui-ci. S'ils avaient agi selon la raison, les uns comme les autres auraient plutôt jeté bas le fusil.



*Défense de la porte de Long-Boyaux, Alphonse De Neuville*

<sup>32</sup> Remarque intéressante puisqu'elle suppose que tel n'était pas le cas avant ! Desplats en est-il convaincu ou est-il déjà en mode relecture *a posteriori* de l'histoire ?

<sup>33</sup> Correspondance publiée dans *La revue des deux mondes*, 1912, tome 12.

<sup>34</sup> GLUCK (Émile), *Guerre de 1870-1871. I, Le 4<sup>e</sup> bataillon de la mobile du Haut-Rhin : journal d'un sous-officier*, Mulhouse, 1908 ; p. 24.

<sup>35</sup> Voir LECAILLON (Jean-François), « La perception de la guerre et son impact », in *1870. De la guerre à la paix. Strasbourg – Belfort*, sous la direction de Robert BELOT. Paris, éditions Hermann, 2013 ; p. 39-47. Voir les séquences de perceptions variables p. 42 et 44-45 plus particulièrement.

### La reconstruction *a posteriori* d'une image positive de soi

La lecture des journaux intimes, correspondances et carnets de guerre montre l'inconstance des sentiments et l'ambivalence des esprits pendant la durée du conflit. Elle permet d'observer le va-et-vient des sentiments au gré des événements qui se succèdent, des rumeurs qui se répandent, des incertitudes quotidiennes ; elle donne les outils pour comprendre les contradictions qui affectent les individus, les comportements surprenants qu'ils adoptent ; elle aide à déceler comment, « à chaud », les prises de position sont complexes, difficiles, erratiques, comment les discours, aussi, sont portés par les réflexes de survie. Pour chaque auteur, il existe une tendance de fond, conditionné par ses convictions. Le Bonapartiste critique la République et vice-versa. Mais la ligne des émotions n'est pas rectiligne et, en marge des partis-pris, idées préconçues et préjugés, elle dérape souvent. Même s'il est difficile à cerner, ce parcours ambivalent des humeurs cumulées est un facteur de l'histoire. Il propose des clés pour éclairer des réalités souvent jugées peu dignes de mémoire. Les textes privés rédigés au jour le jour donnent ainsi la vraie température de l'histoire pendant son déroulement. Ils n'aident pas à construire de grandes synthèses, celles qui clarifient la ligne directrice d'une séquence historique, mais ils témoignent de la fragilité de cette même ligne qui aurait pu basculer autrement si... Il n'est pas nécessaire de céder ici à la tentation de l'uchronie. L'exercice ne donnerait aucune réponse historique. Il s'agit seulement de souligner combien *l'ambivalence*, dont Pierre Laborie avait fait un de ses chevaux de bataille, est une constante de l'histoire ; de comprendre aussi que les sentiments affichés ne sont pas forcément l'expression des plus intimes et que toute narration historiographique qui se contente de raconter sur la foi de ce qui se donne à voir ou à lire court le danger de véhiculer du faux-sens. Le souci de rassurer les proches ou soi-même, de ne pas s'isoler du groupe, le besoin de se justifier ou de se donner le courage nécessaire, toutes ces raisons fonctionnent et conjuguent pour afficher des poses trompeuses, des attitudes qui ne sont, souvent, que des reflets biaisés de ce qui est intimement vécu.

Dans les récits de souvenirs, en revanche, les tendances lourdes s'imposent et les petits moments de désarroi qui ont ponctué les longues heures de souffrance s'effacent. Quand le danger s'est éloigné, que l'épilogue de la séquence est connu, quand le témoin se retourne pour voir ce qu'il a vécu et qu'il entreprend de raconter son histoire, de nouveaux enjeux prennent le relais et conditionnent le tri que chacun fait dans ses souvenirs. Le souci de se justifier oriente également la sélection de ce qui mérite d'être immortalisé par le jeu de l'écriture, voire de la publication. Aux justifications s'ajoute la nécessité, plus ou moins consciente, de faire résilience. La sortie de *l'Année terrible* n'y a pas échappé.



*Gloria Victis !* Antonin Mercié

Traumatisés par la défaite, les Français sont restés un ou deux ans sous le choc. Beaucoup publient alors leurs journaux intimes ou des récits de souvenirs en s'appuyant sur les notes qu'ils ont accumulées. Ceux qui ont été retenus en captivité pendant de longs mois ont même trouvé dans ce travail d'écriture un moyen de s'occuper et de se reconstruire. Des historiens, très vite, se sont employés à décrypter ce que les sources disponibles leur permettaient d'étudier. La première histoire générale de la guerre paraît en 1873<sup>36</sup>. Pendant que les autorités s'efforcent de gérer les affaires au mieux du possible et de leurs convictions, les Français se replient sur leur expérience, l'interrogent et interprètent. Mais la vie continue, de nouvelles préoccupations obligent. Le retour à la normale invite à tourner la page. Dans un contexte d'appels au redressement, une réaction forte se produit, qu'incarne explicitement une œuvre d'art : la *Gloria Victis !* d'Antonin Mercié. À elle seule, cette sculpture conçue en 1872, présentée au Salon des Beaux-arts de 1874 et qui triomphe à l'exposition universelle de 1878 résume le processus de résilience que vit le pays. Défaits dans le cadre

<sup>36</sup> AMBERT (général Joachim), *La guerre de 1870-1871*, Paris, 1873.



d'une campagne mal préparée et mal menée, les Français n'entendent pas renoncer à gagner la guerre de la primauté européenne et de l'affirmation de leur génie national. Si tous ne le formulent pas de manière aussi ostentatoire, ils n'en pensent pas moins. Gloire aux dignes héritiers des soldats de l'An II, des grands hommes dont le roman national rédigé par Ernest Lavisse va désormais décliner les noms, de Vercingétorix à Napoléon en passant par Jeanne d'Arc. Beaucoup de vaincus parmi eux, certes, mais les bâtisseurs d'une Nation « phare de la civilisation », qui va désormais se donner mission d'éclairer le monde dans le cadre de ses conquêtes coloniales. Ce processus collectif se traduit par la production de peintures représentant des épisodes la guerre de moins en moins réalistes. Dans son compte-rendu du Salon de la peinture militaire de 1887, Jules Richard<sup>37</sup> critique *La guerre, en avant !* d'Alfred Roll au prétexte qu'elle montre ce que l'artiste a « sans doute vu » mais qu'il ne convient pas de « fixer dans le souvenir des peuples. C'est la patience et le courage de ceux qui ont fait leur devoir qu'il était nécessaire de rappeler et d'héroïser. » Exit la guerre telle qu'elle est, gloire aux combattants telle qu'il les faut voir ! Le même souci affecte les récits de souvenirs dans lesquels la guerre se transforme progressivement en belle épopée, en lutte glorieuse assumée pour défendre le bon goût, la justice, le droit, l'honneur et/ou le sens du sacrifice, tout ce dont rêvait Regnault dans sa lettre du 3 août 1870. Si, en 1892, *La débâcle* de Zola fait scandale, c'est précisément parce que son auteur ne respecte pas cette sacralisation en cours que le *Souvenir français*, né en 1887, s'emploie à tailler dans la pierre des monuments aux morts. Ceux qui dénoncent ce courant pour peindre les violences de la guerre, dire *La guerre telle qu'elle est*<sup>38</sup> ou décrire l'hypocrisie de l'époque (tel Maupassant dans *Boule de suif* et ses comparses des *soirées de Médan*) existent, mais ils peinent à imposer leurs critiques, l'idéal pacifiste d'un Frédéric Passy plus encore. Dans ce contexte de construction d'une mémoire positive, la référence aux grands mythes nationaux va bon train. C'est elle qui est invitée à s'inscrire dans les livres d'Histoire et les esprits de la nouvelle génération. Pour des raisons que d'aucun peut juger excellentes ou nécessaires, peu importe ici, cette mémoire gomme des chapitres officiels de l'enseignement les ambivalences, contradictions et paradoxes du réel tel qu'il a été vécu. Autant, en direct, les contradictions ont existé et les esprits se sont efforcés de les contourner, autant elles sont atténuées, voire effacées, une fois la séquence historique achevée. Le processus est surtout sensible dans les souvenirs de la guerre républicaine. Il est plus souvent le fait de francs-tireurs partisans de *la guerre à outrance* que d'officiers de carrière plus attachés à l'Empire ou à la monarchie. Dans leur captivité, ces derniers, internés en Allemagne, n'ont pas vécu l'élan d'enthousiasme de septembre 1870, celui qui s'est réclamé de la « Patrie en danger ». La référence à 1792 apparaît peu sous leur plume. Quand ils l'utilisent, ils le font pour signifier que 1870 fut différent de 1792. Pour Antonin Lévrier, par exemple, « l'âme de la France n'était plus la même, et les efforts isolés ont été vains »<sup>39</sup>. Lévrier publie en 1871 ; Marcel Lescot<sup>40</sup>, qui le fait en 1901, énonce les mêmes restrictions.



La guerre. En avant ! Alfred Roll

<sup>37</sup> RICHARD (Jules), *Le salon de la peinture militaire de 1887*, Paris, Piaget éditeur, 1887.

<sup>38</sup> Titre choisi par Léonce PATRY, *La guerre telle qu'elle est (campagne de 1870-1871)*, Paris, Montgredien et Cie, 1897.

<sup>39</sup> LEVRIER DE CELLES (Antonin), *Campagne de France, 1870-1871 ; impressions et souvenirs d'un officier du régiment des deux Sèvres*. Niort 1871, L. Clouzot ; p. 24.

<sup>40</sup> LESCOT (Marcel), *Notes et impressions d'un volontaire de 1870 ; ex-sergent au corps Cathelineau*. Blois, C. Migault et Cie, 1901 ; 94 pages.

Vingt ou trente ans après la défaite, le discours d'auto-valorisation fonctionne à plein ainsi que l'illustre G.Administre dans sa préface<sup>41</sup> : « Heureusement, le patriotisme est tenu en éveil, des monuments dus à la plume, au pinceau, au burin, s'élèvent de toutes parts à la mémoire des soldats morts pour la Défense de la Patrie, entretenant au fond des âmes, le souvenir impérissable de nos frères égorgés, de nos villages incendiés, de nos provinces captives, et ravivant dans nos cœurs la haine profonde de l'étranger. J'ai voulu concourir dans la mesure de mes faibles moyens à cette œuvre de relèvement national, en retraçant l'histoire de l'*Avant-garde de la Délivrance* dont je commandais l'une des compagnies ; mon récit, appuyé sur des documents authentiques [...] réfute en partie les différentes versions plus ou moins fantaisistes ou intéressées qui ont été publiées jusqu'à ce jour [...] La vérité, comme on le verra, est assez palpitante, assez belle, et l'on peut être surpris que certains aient tenté de lui substituer la fable ». Tout est dit : au nom du « redressement », l'auteur s'engage à dire la « vérité » patriotique d'une lutte qui fut « belle » et « palpitante ». Les horreurs de la guerre et les erreurs dont ont pu témoigner les « fantaisistes » et autres « intéressés » sont oubliées. À la veille de la Grande Guerre, Louis Albin traduit le même souci de mémoire glorieuse, réactivant au passage le mythe de 1792 : « Après nos premières défaites, le mouvement s'accroît davantage encore. Contre l'envahisseur, le pays tout entier se leva ; comme en 1792 [...] un vent de colère passa, formidable, sur la nation. Vieillards, enfants, les infirmes même – on en connaît de nombreux exemples – voulurent, comme les hommes valides, contribuer à la résistance, et les femmes françaises, elles aussi, s'associèrent au puissant effort national »<sup>42</sup>. « Comme en 1792, assure sans nuance Arthur Stievenart, [*les citoyens du Nord*] étaient sortis des rangs à l'appel de la patrie en danger et ils y entrèrent aussitôt la guerre terminée. Ils avaient fait leur devoir, cela leur suffisait »<sup>43</sup>. Si certains admettent qu'il y eut des « brebis galeuses », c'est pour mieux certifier la qualité de « vigoureux patriotes » de tous les autres<sup>44</sup>. Au jeu de la résilience, 1878, « année mémorable », joue un rôle central. « La fierté de retrouver une France forte et capable d'effacer les revers de l'*Année terrible* est partout »<sup>45</sup>. Les organisateurs de l'Exposition universelle, qui se tient à Paris, annoncent la couleur : « Entrez et venez voir comment une nation se relève, venez contempler les merveilles de celle dont on a brisé l'épée, mais dont on n'a pu éteindre le génie. [...] Tel est le spectacle, l'exemple que la République française donne au monde civilisé dont le concours pour elle à une immense acclamation sera le plus imposant, le plus auguste de tous les sacres ». « N'est-ce pas un noble et consolant spectacle que cette revanche prise contre la guerre avec les seules armes de la paix ? », interroge *Le Gaulois* du 1er mai 1878. *Le Petit Journal* renchérit : « La France battue, écrasée, mutilée, ployant sous le poids d'une dette de cinq milliards, souffrant pour des fautes que l'Empire avait commises, humiliée mais non déshonorée, la France n'a pas perdu courage ». *Le Temps* du 2 mai le répète : « À la suite des événements de 1870, l'Europe a senti que tout affaiblissement de la France tournait au détriment général. [...] On l'a compris en Europe après 1870 et on a pu voir que le relèvement de la France était devenu, en quelque sorte un intérêt européen ». L'auteur insiste : « Lorsque sept ans après les plus cruelles atteintes qu'un peuple ait eu à souffrir, nous nous sommes trouvés en mesure de donner à l'Europe le pacifique et solennel rendez-vous de l'Exposition, cette constatation de l'effacement de nos maux, de la reprise du rôle civilisateur de la France, a causé une satisfaction générale ». Voilà la France ressuscitée, les vaincus glorifiés, les fautes oubliées. La figure du traître Bazaine condamné lors du procès de Trianon (1873) suffit à régler les comptes avec le passé. Désormais Gambetta et Denfert-Rochereau envahissent le devant de la scène mémorielle. Les « capitulaires » s'éclipsent dans les brumes des souvenirs effacés ; Mac-Mahon, le vaincu de Sedan, est président de la République ! Dernier avatar de cette reconstruction qui permet d'effacer des mémoires les ambiguïtés du vécu : le traumatisme de la Commune. Celle-ci permet de régler les comptes de l'histoire sur le dos des incendiaires de la capitale, les coupables d'un crime que les Prussiens eux-mêmes n'ont pas osé

<sup>41</sup> ADAMISTRE (G), *Campagne de 1870-1871. Le pont de Fontenoy ; épisodes de la guerre de partisans dans les Vosges. Récit des opérations du corps franc, avant-garde de la délivrance*. Paris, librairie E. Dubois, 1890.

<sup>42</sup> ALBIN (Louis), *Mon brave régiment*. Paris, Berger-Levrault, 1913 ; p. 128.

<sup>43</sup> STIEVENART (A.), *La défense nationale ; souvenirs de la guerre de 1870-1871 dans le nord-est (septembre 1870 - avril 1871)*. Lille, imprimerie Lefèvre-Ducrocq, 1904 ; p. 8.

<sup>44</sup> TROCHON (Paul), *Souvenirs d'un franc-tireur en 1870-1871, simple contribution à l'histoire des corps francs pendant la guerre franco-allemande*. Paris, Plon et Nourrit, 1901 ; préface.

<sup>45</sup> Voir LECAILLON (Jean-François), « Les revanches de 1878 », *Mémoire d'histoire*, juin 2018.

commettre. Ceux qui voulaient la paix en mai 1870 avaient cédé à la guerre imposée par Bismarck ; ils ont surmonté les souffrances de la défaite mais, au service de l'ordre, ils ont renoué avec la victoire acquise aux dépens des bandits révolutionnaires. L'honneur est sauf. La Commune a horrifié les Français pour les actes radicaux qu'elle a générés ; elle a révolté les partisans de l'ordre social ; mais elle leur a aussi servi de justification pour expliquer *après coup* la défaite.

Les Français ne voulaient pas la guerre ; celle-ci advenue, ils l'ont acceptée. Mais globalement leur consentement s'est établi sur un malentendu. S'ils ont répondu à l'appel des autorités militaires, ce fut par conviction qu'ils s'embarquaient pour une opération qui serait courte et victorieuse. La suite résida pour beaucoup dans un processus d'entraînement, assez commun, du reste, que rien ne parvint à arrêter parce que s'y mêlaient contraintes disciplinaires, formalisme social, conformisme de groupe, amour propre, le tout conforté par un imaginaire collectif qui souda ensemble les individus, les obligea et rassura. Les circonstances spécifiques se sont ajoutées à toutes ces forces pour donner prise à un bain de sentiments ambivalents dans lequel chacun se trouva noyé. Certes, la guerre n'est pas un phénomène tout irrationnel et les faits tels les contraintes imposées par les autorités, le changement de régime politique, les provocations de Bismarck, les souffrances subies...etc., – toutes ces données factuelles qui ne sont pas l'objet de l'analyse présente – sont les facteurs premiers des décisions de chacun et de l'action de tous. Il n'y a pas moyen, toutefois, de bien expliquer ces derniers sans prendre en compte le poids des émotions, des constructions psychologiques et des biais cognitifs qui les favorisent, encouragent et/ou accompagnent. D'ailleurs, anciens combattants, observateurs contemporains, historiens et autres analystes qui invoquent le « patriotisme » des Français valident cette conclusion, celui-ci étant précisément un sentiment, un « amour de la Patrie » qui repose sur l'idée d'une appartenance plus ou moins mythique à une communauté.

La crise passée, le récit de souvenir rapporte les multiples anecdotes qui tissent les fils de la grande histoire, mais en les enrobant de commentaires ou de qualifications qui leur donnent un sens, une raison d'être sans laquelle les survivants ne peuvent passer à autre chose. L'acceptation de la guerre de 1870 par des foules qui ne la voulaient pas, est aussi une donnée *a posteriori*, celle qui impose sa nécessité pour permettre aux victimes de faire résilience et d'aborder l'étape suivante de leur existence. Récits de souvenirs et discours mémoriels ne sont, à ce titre, qu'un moyen de tourner la page. S'ils aident à comprendre ce qui a eu lieu, ils ne font pas Histoire. Ils donnent seulement à cette dernière une coloration dont il faut prendre la mesure.